

**YVES DELMAS
CHARLES GANCEL**



BEATLESTONES

UN DUEL, UN VAINQUEUR



LE MOT ET LE RESTE

YVES DELMAS
CHARLES GANCEL

BEATLESTONES

UN DUEL, UN VAINQUEUR

LE MOT ET LE RESTE
2020

À ma famille, toujours
À Eleanor Rigby (YD)

À Arnaud, Victor et Alice
À Lady Jane (CG)

Alors j'ai pris le rock'n'roll et je l'ai divisé en deux catégories, Rolling Stones et Beatles. [...] Et j'ai réalisé que si tu le divisais en ces deux catégories, ta couleur de peau ou l'endroit d'où tu venais n'avaient aucune importance. Les Beatles sont d'un côté, les Rolling Stones de l'autre et tous les autres doivent aller d'un côté ou de l'autre.

Neil Young, cité dans *Shakey*, de Jimmy McDonough

INTRODUCTION

- Le riff de « Satisfaction » vaut à lui seul tous les albums des Beatles !
- Les Beatles ont écrit plus de bonnes chansons en huit ans que les Stones en presque soixante.

L'échange promet d'être vif, rien ne l'arrêtera. C'est ainsi, le XXI^e siècle déjà bien entamé, on continue de débattre autour de ce qui a bouleversé la seconde moitié du XX^e. Deux groupes britanniques, Beatles et Rolling Stones, avec Dylan aux États-Unis, ont pour la première fois dans l'histoire inventé une nouvelle classe, la jeunesse, qui s'est passionnée pour eux en marchant vers l'an 2000, et cela sur deux pieds : la magie de l'imagination et de la création avec les Beatles, l'énergie et la pulsion sexuelle avec les Stones.

Aujourd'hui, la musique des Beatles a toujours la même fraîcheur qu'en 1963. Leurs titres sont programmés inlassablement par les radios du monde entier. McCartney continue d'enchanter joyeusement les foules et fait vivre sur scène son répertoire et celui des Beatles. Il chante « Eight Days A Week » avec la même fougue adolescente mais n'a pas encore osé « When I Was Sixty-Four ».

Le masque ravagé des Stones, lui, poursuit sa conquête en déversant « Under My Thumb » devant des stades phosphorescents de calvities accompagnées de leurs enfants, des conjoints de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Qui pouvait penser que cette musique serait transgénérationnelle alors qu'en 1965 Jagger lui-même disait ne pas imaginer chanter « Satisfaction » à quarante ans ? Il est né le 26 juillet 1943, il la chante encore, et encore...

Alors la controverse reste entière. Des controverses, il y en a eu. De terribles. Pompidou ou Mao ? Anquetil ou Poulidor ? Tabac brun ou tabac blond ? Real ou Barça ? Fender ou Gibson ? Foot ou rugby ? Il est ainsi des questions qui n'appellent que des réponses tranchées. Pas de zone grise dans ces affaires. Et parmi toutes celles qui ont agité et agitent encore les dîners entre amis, la sempiternelle interrogation « Étiez-vous Beatles ou Rolling Stones ? » n'a jamais laissé de place à la synthèse nuancée ou aux échappatoires. Le débat fait toujours rage.

Tout commence en avril 1963. Andrew Loog Oldham, dix-neuf ans, collaborateur ambitieux de Brian Epstein, le manager des Beatles, voit les Rolling Stones qui débutent dans un club du nord de Londres. Il est subjugué. Il repère immédiatement en eux ce qui deviendra l'antithèse des quatre de Liverpool, déjà en pleine ascension pour un succès planétaire. Son intuition est la bonne. Il sera leur manager. Le talent et la singularité des cinq Stones viendront se confronter à ceux des Beatles et la vitalité des deux groupes sera la signature d'une incroyable décennie. Les autres s'essouffleront à suivre ces comètes.

Peut-on aimer à la fois Beatles et Stones sans être suspect ? En temps de guerre musicale, il faut choisir son camp. On est conservateur ou rebelle, sage ou turbulent, déluré ou taciturne, pop ou rock. Pas de place pour le compromis. Le champ culturel a rarement été traversé par une rivalité aussi emblématique que celle qui dresse l'une contre l'autre deux formations séparées par ce qu'elles ont incarné. Ce qu'on sait moins, c'est que l'histoire commune qui les a forgées les a également rapprochées en permanence. Les années soixante, en les opposant, les associent toujours, compétition et connivence, au-delà de leur clivage originel. Un couple tumultueux mais indissociable, qui a su mettre en musique et en mots les moments collectifs d'une époque tout en accompagnant des millions de jeunes ou moins jeunes dans leur itinéraire intime à travers les *sixties*. « *The Beatles and the Stones [...] put a V in Vietnam, the Beatles and*

the Stones made it good to be alone »¹ chante The House of Love, avant ou après d'autres auteurs² qui convoquent symétriquement les deux étoiles jumelles.

La controverse Beatles vs. Rolling Stones est durable parce qu'elle est à hauteur de l'empreinte dont ils ont marqué leur temps, par leur talent, leurs succès commerciaux et surtout l'engouement qu'ils ont suscité. Elle a survécu aux Beatles des deux côtés de l'Atlantique et sans doute au-delà.

Et puisqu'il faut trancher, nous le ferons, en usant parfois de subjectivité mais sans mauvaise foi, en malmenant les idées reçues ou les frontières souvent érigées de façon artificielle entre les deux groupes, en argumentant aussi avec l'exigence que requiert cette bataille demi-séculaire. Nous nous pencherons sur les intersections, les comparaisons et les frictions plus que sur les destins parallèles.

Thème après thème, avec tendresse pour ces deux géants, nous démontrerons lequel est la véritable matrice musicale et culturelle de ces cinquante dernières années quitte à nous faire, toutes conclusions remises, une foule d'irréductibles ennemis, et autant d'amis reconnaissants.

1. « Les Beatles et les Stones ont mis un V à Vietnam, les Beatles et les Stones nous ont fait nous sentir bien d'être seuls », dans « The Beatles And The Stones », 1990.

2. « Are You A Boy Or Are You A Girl » des Barbarians (1965), « Winds Of Change » de Eric Burdon and the Animals (1967), « One Of The Guys » de MC5 (1967), « Mansions » de The Mamas & The Papas (1968), « Beatle Bones And Smokin' Stones » de Captain Beefheart (1968), « American Pie » de Don McLean (1971), « All The Young Dudes » de Mott the Hoppole (1972), « Are You A Beatle Or A Rolling Stone » de Delaney Bramlett (1972), « 1977 » de The Clash (1977), « Ready Steady Go » de Generation X (1978), « Shame » de Eurythmics (1987), « Hatchet » de Low (2007), « Beatles And Stones » de Beady Eye (2011)...

MÉCHAMMENT BONS

The Beatles want to hold your hand. The Stones want to burn your town.¹

Tom Wolfe

Les Beatles étaient des vrais durs. Brian Epstein les a rendus propres pour la consommation de masse, mais ils étaient tout sauf des femmelettes. [...] Ils étaient de Liverpool [...] et Ringo venait du quartier de Dingle qui est comme le putain de Bronx [...]. Les Rolling Stones étaient des fils à maman. Ils sont venus crever la dalle à Londres mais c'était leur choix, pour se donner une aura moins respectable.

Lemmy Kilmister (chanteur de Motörhead)

Invité à s'exprimer sur ce qui différencie Beatles et Rolling Stones, Mick Jagger confie en 1966 au *Melody Maker*: « Je ne vois pas Ringo, par exemple, avec un flingue en main en train de tuer quelqu'un dans un film. Je crois que cela ne nous surprendrait pas si c'était Brian... » L'opposition traditionnelle entre les gentils Beatles et les méchants Rolling Stones est essentielle dans l'histoire des deux groupes car c'est autour de ce positionnement initial, de cette frontière factice mais fondatrice, que se sont façonnées les trajectoires publiques des uns et des autres ou les valeurs qu'ils ont incarnées, et que les Stones ont pu se démarquer de leurs encombrants devanciers.

1. « Les Beatles veulent prendre votre main, les Stones veulent brûler votre ville. »

On doit à leurs managers respectifs ce Yalta originel qui ancre dans le paysage la dichotomie entre les supposés doux Beatles, à la destinée universelle et joyeuse, et les Stones, sales, durs et maussades, symboles de l'individualisme bohème et sexuel. Le marketing rock se chargera de lustrer l'image des petites frappes de Liverpool et de noircir le regard du quintet bluesy d'extraction – partiellement – bourgeoise de la banlieue londonienne.

Dans le très subtil nuancier sociologique que les Britanniques affectionnent et manient en permanence, les bad boys sont en majorité issus de la classe laborieuse. Aucun des Beatles ne déroge à cette origine mais John Lennon, qui cultive un goût pour les racines ouvrières et se rêvera grand activiste de gauche, est paradoxalement celui dont l'éducation est la plus confortable. Il est élevé par son oncle George et sa tante Mimi dans le pavillon d'un quartier de la petite bourgeoisie de Liverpool qui présente même l'incomparable avantage d'avoir ses propres toilettes, ce que Paul, George ou Ringo, habitués aux logements sociaux de l'après-guerre, ne connaîtront que plus tard. Cependant, par ses inclinations musicales et son attitude, John n'entreprendra jamais de possible confusion. Il n'a pas encore écrit « Working Class Hero » (1970) mais se veut et revendique working class, un statut plus facile à assumer que celui, plus tiède, de lower middle class. Si l'on vit très chichement chez les autres Beatles, ils ne font toutefois pas partie, à l'exception de Ringo, du lumpenprolétariat liverpuldien. On trouve toujours quelque instrument de musique chez eux, et il est dans la ville des quartiers bien plus hostiles que ceux dans lesquels ils grandissent.

Tout aussi importantes que les attaches sociales sont celles qui les lient à Liverpool, ville portuaire – les pères de John, de Paul et du premier bassiste Stuart Sutcliffe ont été marins, celui de Ringo a été docker – peuplée d'Irlandais – John, Paul et George ont tous trois des origines irlandaises – de Gallois et de Chinois. Les Beatles ont tous cet accent scouser irrémédiablement ouvrier que Tante Mimi essaie en vain de faire perdre à John et ne supporte

ni chez Paul ni chez George, interdits de séjour dans son salon et contraints de répéter sous le porche de la maison. Liverpool a aussi une tradition catholique et un penchant plus affirmé pour l'humour et l'irrévérence que le reste de l'Angleterre. Mais dans un pays dont on dit parfois qu'il semble avoir placé son Mezzogiorno au Nord, être de Liverpool est loin d'être un atout à l'orée des années soixante. George se souvient: « À nos débuts, des tas de groupes londoniens nous disaient qu'à partir de dix *miles* au Nord de Watford, on entrait en pays de chiottes. On nous répétait tout le temps: vous n'arriverez à rien, enfoirés de nordistes. » Avant eux, peu de chanteurs de leur région ont effectivement eu du succès à Londres et quand Decca les rejette en 1962, c'est pour offrir un contrat à Brian Poole & The Tremoloes au motif notamment, apprendra-t-on plus tard, qu'ils présentent l'avantage d'être londoniens¹. Les Beatles déménagent pourtant à Londres dès 1963 et y voient pour la première fois de leur vie, à la grande surprise de Ringo, des garçons se faire la bise. Mais ils rappelleront toujours leurs liens avec Liverpool, les chanteront dans « Penny Lane », « Strawberry Fields Forever »² voire « In My Life », se permettront une référence régionale en baptisant leur éditeur Northern Songs et resteront fidèles à leurs racines. « On a été les premiers chanteurs prolétaires à rester prolétaires et à le dire, et à ne pas essayer de modifier notre accent... » dit Lennon.

Brian Epstein, amateur d'opéra qui a fréquenté les établissements privés de Liverpool, leur apprend malgré tout à lisser leur prononciation afin d'être mieux compris et acceptés. Son sens du marketing fait le reste en transformant en *well educated men* et gendres idéaux quatre voyous peu recommandables vêtus en teddy boys, habitués aux bagarres dans les salles de bal ou les impasses, aux

1. Mais aussi « parce que les guitares électriques n'ont plus d'avenir »...

2. Ringo sortira en 2008 un single et un album, *Liverpool 8*, titre tiré du district postal du quartier de Toxteth dans lequel il est né. Paul composera un *Liverpool Oratorio* en 1991 et, après avoir été anobli par la Reine, fera figurer sur ses armoiries un *liver-bird*, oiseau mythique mi-cormoran mi-aigle, symbole de Liverpool.

filles faciles voire aux larcins. Leurs séjours à Hambourg entre 1960 et 1962 consacrent leurs penchants de petites frappes, quelque marin ivre y est lâchement détrossé et les contacts avec les prostituées et les souteneurs remplissent leurs nuits sous amphétamines. « Il faut être un salaud pour réussir, c'est un fait. Et les Beatles sont les plus grands salauds de la terre », déclare Lennon, orfèvre en la matière. Et personne n'en doute. Mais des salauds doués, drôles et ayant une capacité hors du commun à se rendre aimables voire à le devenir vraiment.

Epstein cisèle leur apparence et leur attitude, à la ville comme à la scène. Il rachète des photos de John en sous-vêtements et quelques autres clichés gênants, et demande aux quatre de troquer les Woodbine, cigarettes de prolétaires, pour des Senior Service, plus élégantes, que Lennon abandonnera pour des Gitanes, plus viriles. Il leur interdit, avec plus ou moins de réussite, de manger, boire ou fumer en concert, de déboutonner le col de leurs chemises, de répondre aux demandes de chansons émanant du public, de s'invectiver ou se taper sur l'épaule, de s'adresser aux spectatrices des premiers rangs. Il leur fait abandonner pantalons et vestes de cuir, les sangle dans des uniformes à cravates et les oblige à saluer ensemble à la fin de chaque morceau. Ils s'y soumettent, même si John rechigne. La formule fonctionne à merveille, les rend vite riches, célèbres et acceptés par la multitude comme les Fab Four¹.

Ils chantent presque comme des filles, ont les cheveux trop longs et choquent à leurs débuts nombre de leurs concitoyens adultes, malgré la cure de respectabilité imposée par Epstein. Le député conservateur Henry Price s'inquiète des effets hypnotiques de la Beatlemania sur les adolescents dont « les yeux deviennent vitreux, la bouche grande ouverte et dont les mains tremblent sans répit ». Le Premier ministre Alec Douglas-Home menace même les Canadiens de leur envoyer les Beatles s'ils n'achètent

1. Abréviation de *Fabulous Four*. L'expression est de Tony Barrow, leur attaché de presse des débuts.

pas davantage de produits britanniques. Le succès aidant, on pardonne cependant très vite leurs excès capillaires et leur belle insouciance. Ils exécutent un grand écart inédit en parvenant à la fois à représenter la jeunesse et à plaire aux parents, à faire se pâmer les filles et danser les adultes.

Les raccourcis psychologiques sont parfois suspects mais on peut s'étonner que leurs enfances, souvent chaotiques, ne les aient pas poussés à davantage d'affrontements avec le monde adulte. Les pères s'absentent très tôt chez John et chez Ringo. La mort de l'oncle George, qui éduquait Lennon et décède quand ce dernier a quinze ans, est un choc. La disparition précoce des mères de Lennon et McCartney quand ils ont respectivement dix-sept et quatorze ans est un drame qui les relie. Mais Paul entretient avec son père ou George Harrison avec ses deux parents une tendresse belle et durable. Leur relation avec leurs aînés est davantage celle de l'absence douloureuse ou de la proximité heureuse que celle du conflit permanent. Leurs textes n'auront jamais besoin de rompre avec le monde des adultes pour être le miroir d'une nouvelle génération. « Nous ne détestons pas nos parents », répond un jour Ringo à un journaliste lui demandant ce qui différencie les Beatles des autres groupes. Paul et John écriront sur leurs mères deux de leurs plus belles chansons (« Let It Be » et « Julia ») et si « She's Leaving Home », sur l'album *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, est une composition sur les difficiles relations entre une jeune fugueuse et ses parents, c'est le manque de communication qui est au centre de l'histoire, et non l'abîme générationnel tant chanté à l'époque.

Avant même que la reine ne les fasse membres de l'Ordre de l'Empire britannique en 1965 pour service rendu à l'économie et pour leur comportement de dignes représentants de la culture de leur pays, tout le monde semble leur vouloir du bien. Le député conservateur Charles Taylor demande au ministre de l'Intérieur Henry Brooke si la police ne devrait pas mieux les protéger de leurs fans. Ils parviennent à conquérir les citadelles bourgeoises

et aristocratiques du royaume, en gardant un peu de leur accent, certes, mais en épousant la tradition du music-hall anglais. Ils aiment la comédie et les pitreries, enregistrent chaque année un disque de Noël pour leur fan-club auquel ils font partager remerciements, blagues et quelques chansons. Leurs interviews à quatre sortent du schéma compassé qui prévaut alors. Ils sont loufoques, gentiment provocateurs, spontanés. On s'arrache leurs bons mots et leurs répliques. Ils réussissent l'exploit sans précédent d'être les ambassadeurs de la jeunesse tout en étant aimés de tous, d'initier une révolution culturelle, de faire tomber les barrières ou préjugés sociaux, d'être la fierté de la classe ouvrière en écrivant eux-mêmes leurs morceaux, mais aussi de toute la Grande-Bretagne en triomphant en Amérique. Leur variété de styles leur permet de soigner leur base rock en incluant des vieux standards dans leurs premiers albums et de flatter également les plus âgés en intégrant volontiers une touche rétro¹.

Les origines de certains des Stones sont distinctes. Le père de Mick est professeur d'éducation physique à Dartford, banlieue agréable de Londres, sa mère est coiffeuse et membre active du Parti conservateur. La famille vit de façon aisée et passe parfois ses vacances à l'étranger. Brian Jones est quant à lui issu d'un milieu bourgeois du Gloucestershire. Son père est ingénieur aéronautique, sa mère donne des cours de piano. En revanche, Keith Richards est un vrai working class et son enfance, bien que chaleureuse, est loin d'être aussi douce que celle de Mick. Il raconte dans ses mémoires les détours qu'il doit faire au retour de l'école pour éviter les raclées en traversant des zones peu hospitalières de Dartford où il habite un quartier moins cossu que celui de Jagger. Bill Wyman et Charlie Watts sont d'origine ouvrière mais ont, au moment de la création des Rolling Stones, une existence rangée, travaillent et jouent dans des groupes. L'ascenseur social a fonctionné pour

1. Notamment à travers « A Taste Of Honey » (Scott-Marlow), « Baby It's You » (David-Williams-Bacharach), « Till There Was You » (Meredith Wilson), « Mr. Moonlight » (Roy Lee Johnson), ou « All I've Got To Do » et « And I Love Her » (Lennon-McCartney).

Charlie qui a étudié en *art school* et Bill est marié et gagne convenablement sa vie.

À leurs débuts en 1962, rien ne destine donc ces amoureux de blues à devenir le groupe de rock le plus sulfureux des années soixante. Ce sont de jeunes Londoniens de leur temps, peu sujets au doute, qui ont simplement envie de jouer la musique qu'ils aiment et d'en vivre. Toute bourgeoise que puisse être leur extraction, Brian et Mick, que l'épouse de Charlie Watts qualifiera plus tard, en incluant Keith, de « Grands méchants Rolling Stones », ont choisi leur bohème. Ils vivent alors dans des conditions précaires et partagent à trois un appartement vétuste du 102, Edith Grove à Chelsea. La vaisselle sale s'entasse dans l'évier, le radiateur fonctionne à pièces et Watts leur donne un shilling de temps en temps pour assurer quelques heures de chauffage.

Le look des débuts est prude : chemises boutonnées ou cols roulés, cheveux ordonnés et à peine plus longs que ceux des Beatles. Un certain attrait pour le négligé leur fait certes ponctuer leur première interview à la BBC d'un peu trop de « *Yeaaaaah* » et de « *Noooo* » selon leurs contempteurs, mais c'est bien en costumes et cravates qu'ils apparaissent à Thank You Lucky Star ou Ready Steady Go à l'été 1963.

Les Liverpooliens ont, peu de mois auparavant, propulsé la pop sur le devant de la scène médiatique en occupant les colonnes de la presse tabloïd, et Oldham saura tirer parti de ce que Epstein a obtenu en termes de marketing et de contrôle de l'image. Son génie sera de comprendre que vouloir ressembler aux Beatles est un combat perdu d'avance. Les Stones ne seront jamais aussi doués, populaires, créatifs que leurs aînés et semblent condamnés à en être les éternels dauphins s'ils décident de concourir dans la même catégorie. Les Beatles sont dans le show-business, il est donc crucial que les Stones n'y soient pas, qu'ils soient les anti-Beatles.

« Il n'y avait pas de possibilité de gauche jusqu'à ce que les Beatles créent le centre », écrit Greil Marcus. Oldham déboîte très vite, sans clignotant. Peu modeste, il déclare : « Je leur ai dit qui ils étaient et ils le sont devenus. » Le filon de la provocation se révèle porteur, le manager a les idées claires : « Si les parents commencent à aimer les Stones, les teenagers qui ont fait ce groupe commenceront à penser qu'ils sont en train de le perdre au profit des plus âgés et l'écarteront. Je me suis assuré que les Stones ne seraient pas trop aimés. » En cultivant leur image indisciplinée pour conquérir les jeunes en effrayant les adultes, il crée une nouvelle ligne de démarcation et invente sa zone libre. Les Stones deviennent, selon ses propos, « le groupe que vos parents adorent haïr » et l'outrance se transforme en fonds de commerce lucratif à une époque où les fans ont de plus en plus d'argent à dépenser. Pour les Stones, dit-il, « les mauvaises nouvelles sont des bonnes nouvelles. » Tous les prétextes sont donc bons pour faire parler du quintet et l'arrimer à une jeunesse en quête d'identité clivante. Les mères que les Stones évoquent dans leurs chansons ne sont pas vraiment de celles à qui l'on dédie des élans d'amour filial.

En mars 1964, Oldham rédige en sous-main le titre d'un article du *Melody Maker*, « Laisseriez-vous votre fille se marier avec un Rolling Stone ? »¹ Puis, il enfonce le clou sur la pochette de leur premier LP², qui sort quelques jours plus tard : « Les Rolling Stones ne sont pas seulement un groupe, c'est aussi un mode de vie. » Il organise leur débraillage progressif, sans avoir à forcer Brian, Keith ou Mick, ravis que se comporter en sales gosses soit cohérent avec l'image publique qu'ils doivent désormais renvoyer. Ils affichent un regard noir et agressif et ne doivent jamais sourire sur les photos. Jagger s'essaie même à parfaire un accent cockney et poursuit la mutation engagée avant la création des Stones en abandonnant « Michael », prénom aux connotations bien peu East End, pour « Mick ». Tout est fait par ailleurs pour rajeunir

1. « *Would you let your daughter marry one?* » « Laisseriez-vous votre fille en épouser un ? », renchérit Maureen Cleave dans l'*Evening Standard* en avril 1964.

2. *The Rolling Stones*.

le vieux Bill de cinq ans et cacher la multi-paternité de Brian ; les vrais rebelles n'ont ni épouse ni enfants.

En avril 1964, le président de la confédération des coiffeurs oublie son aversion pour la tignasse des Beatles afin de centrer davantage son mépris sur celle, plus hirsute encore, des Stones, publiant même un encart offrant une coupe gratuite au premier chanteur ou groupe chevelu qui deviendrait numéro un dans les charts. Le *Leicester Mercury* le relaie en évoquant dans un article « cinq jeunes hommes dont la coupe de cheveux fait passer les Beatles pour des chauves ». Occasion rêvée pour Oldham. En décembre 1964, alors que les Fab Four régalent leurs fans d'un nouveau disque de Noël, sur lequel des bribes de « Jingle Bells » ou « Can You Wash Your Father's Shirt » côtoient vœux et boutades, les Stones s'offrent une publicité dans le *NME* pour souhaiter un joyeux Noël à « tous les coiffeurs affamés et leurs familles ».

L'explosion Stones de 1964 voit aussi le groupe débordé par sa popularité. Son public est violent et difficilement contrôlable. Le *Daily Mirror* avait inventé le terme Beatlemania après des scènes d'hystérie collective à la sortie d'un concert au London Palladium, le *Daily Express* fait sa une en août 1964 sur la Stonefurria, après une prestation très mouvementée à La Haye.

Les petites provocations, qui susciteraient aujourd'hui de simples remontrances mais valent alors à leurs auteurs procès d'opinion ou poursuites judiciaires, vont se succéder et alimenter la légende. Passage au tribunal et amende, en 1965, pour avoir uriné sur les murs face à une station-service dont le gérant leur refusait l'accès aux toilettes, ou démêlés avec des restaurateurs sont autant d'occasions idéales pour faire parler du groupe. Les notes au dos de la pochette de *Rolling Stones No. 2*, qui invitent les fans à frapper les aveugles et les défaire de leur portefeuille pour s'offrir l'album, sont même évoquées à la Chambre des lords.

Dès la fin 1964, il est devenu impossible d'être à la fois fan des Stones et des Beatles tant leur image suscite des identifications en tous points opposées. Les premiers sont branchés, agressifs, libidineux, vulgaires, critiques envers la société des adultes. Les seconds sont optimistes, sympathiques, ouverts, cultivés, déconneurs. Chacun doit choisir son camp entre l'establishment et le non-conformisme, entre « le brillant soleil apollinien » des Beatles et la « pâle lune dionysiaque » des Stones¹.

Qu'importe que Paul ait peut-être initié Mick au cannabis, que les Beatles aient été les premiers à avoir les cheveux longs, qu'ils aient été au moins jusqu'en 1966 bien meilleurs rockers que les Stones, qu'ils aient toujours chanté « Bad Boy » de Larry William et davantage joué des poings que leurs rivaux, qu'ils soient incontestablement plus drôles et sarcastiques voire plus drogués qu'eux, qu'ils rivalisent sur le terrain des descentes policières ou ennuis judiciaires ou qu'ils puissent se conduire sans complexes comme de vrais sagouins. Ils restent les gentils héros pop, les Stones demeurent les rockers vénéneux. La messe marketing est dite, les fan-clubs et la presse font leur travail, le positionnement est en place. Les frontières sont posées. Les douaniers auront peu de travail.

À partir de l'abandon des concerts en 1966 puis de la disparition d'Epstein l'année d'après, les Beatles jouissent d'une liberté d'action et d'attitude absolue pour devenir au choix barbus, mystiques, libres-penseurs, chefs de file de la contre-culture ou grands amateurs de drogues. Cependant, ils ne perdent jamais totalement leur premier ancrage dans l'esprit du public. La presse ne rapporte pas leurs frasques et ne se fait pas l'écho de leur vie sexuelle qui est pourtant, durant quelques années, au moins aussi débridée que celle de leurs supposés rivaux. Et lorsque la police se livre à une descente antidrogue chez Keith Richards en février 1967, c'est selon la rumeur après s'être assurée que George

1. Expressions de Jonathan Gould, historien et biographe des Beatles.

Harrison et sa femme Pattie, invités ce jour-là, avaient bien quitté les lieux. Il est des mythes, plus encore que des réputations, que l'on ne peut alors ternir.

Savoir aujourd'hui qui des uns ou des autres étaient les plus gentils ou les plus rock est d'un intérêt limité. Il n'y a aucun vrai tendre parmi eux. Mais la coexistence de ces deux groupes au talent et à la personnalité hors du commun a donné lieu au premier positionnement marketing « en creux » de l'histoire du rock en dressant des anti-Beatles endurcis à la gonflette face à des Beatles assagis de force sur l'autel des succès futurs. Tous ont su occuper avec inventivité le moule dans lequel s'était forgée leur représentation collective. Les Beatles ont pris plus de distance avec cette matrice originelle à partir de 1966, ont été à la fois libres et authentiques, voire contestataires à travers Lennon ou humanitaires à travers George, mais le décalage d'image par rapport aux Stones ne semble pas en avoir été modifié. Ces derniers, malgré leurs errances aux confins du disco et de la jet-set, leur attrait pour les belles voitures ou les manoirs de l'élite qu'ils rejetaient tant à leurs débuts, restent LE groupe rock par excellence.

Mais comme les Beatles n'ont jamais été dupes de qui étaient vraiment leurs amis et rivaux, on se permettra de voir un amusant clin d'œil sur la pochette de *Sgt. Pepper*. Une poupée à l'effigie de Shirley Temple y porte un pull brodé d'un bienveillant « *Welcome the Rolling Stones* ». Et sur la manche figure un inattendu et malicieux « *Good Guys* »...

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'INTRO

C'est une interprétation et une inversion. En fait, c'est l'intro de la Cinquième Symphonie de Beethoven. Je lui dois donc beaucoup d'argent.

Ritchie Blackmore
sur l'intro de « Smoke On The Water »

Une intro, c'est essentiel. Les séducteurs savent que la première phrase est capitale pour la suite.

Il n'y a pas de grand titre rock sans une intro marquante. Elle s'insinue, avance, dévale, puis emporte tout sur son passage, peut nous faire perdre tout intérêt pour la suite, passé les quatre premières mesures et jusqu'à la coda. Elle se tricote avec quelques notes qui font que l'oreille accroche, que l'attention se déporte sur le son et que, l'hippocampe soudain frétilant, la mémoire s'en trouve à jamais marquée. Alors, le miracle se produit et dans le matin gris d'une cuisine de l'Est londonien, dans la banlieue de Madrid, dans le Bronx, à Berlin ou à Kyoto, un ado se fige, l'œil rivé sur son transistor, la cuillère de céréales à mi-course entre bol et bouche. Il écoute. Il est pris. Il veut savoir. Qui ? Quoi ?

S'il est baby-boomer, en 1964, il courra chez son disquaire. S'il est d'aujourd'hui, smartphone en main, pouces en action, il met dans la minute le morceau dans sa playlist. Il a passé le seuil d'une nouvelle chambre, une pièce où il n'avait pas encore joué. Casque en place, il est habité d'un nouveau son qui marque une entaille dans sa vie.

À propos, quelle est la meilleure intro rock de tous les temps ?

« In-A-Gadda-Da-Vida », de mai 1968, supposée être « In The Garden Of Eden » mais prononcée dans le studio par un Doug Ingle, chanteur de Iron Butterfly, lourdement lesté à l'acide ? « Smoke On The Water », enregistrée en décembre 1971 par Deep Purple au Grand Hôtel de Montreux, bâtisse vide et glacée, parce que la veille le casino où le groupe avait choisi de travailler a brûlé ? « Born To Be Wild » de Steppenwolf ? Créé en 1968, ce brûlot aux guitares acérées, ode à la route, à la graisse chaude et au cambouis est devenu l'hymne des bikers et serait à l'origine du genre heavy metal, baptisé ainsi en raison de la mention au « *heavy metal thunder* » (« lourd tonnerre métallique ») au deuxième couplet. Le coup de massue de « Foxy Lady », qui ouvre en 1967 le LP *Are You Experienced?* sur le fameux *Hendrix chord* (dominante 7/#9), un disque qui place Jimi dans les charts ? « Whole Lotta Love », trois notes qui avancent comme une locomotive bolchevique, avec laquelle Jimmy Page inaugure *Led Zeppelin II* et une nouvelle ère du hard rock ? Ou d'autres encore ?

On peut poursuivre. On en revient toujours à ces années-là tant la moisson d'alors est généreuse. Il n'est pas une semaine qui n'apporte son intro, son tube, son morceau culte, à jamais inscrit dans les tables. Sur les cinq cents plus grandes chansons du monde, classées en 2004 par le magazine américain *Rolling Stone*, trois cent quarante-trois sont enregistrées entre 1960 et 1979. Les *sixties*, et jusqu'à un certain point les *seventies*, sont bien l'intro des quatre décennies qui suivent.

Les Stones ont toujours eu l'art du riff. La griffe immortelle de Keith sur « (I Can't Get No) Satisfaction »¹, sa guitare qui crépite sur « Can't You Hear Me Knocking », les premières notes iconiques de « Jumpin' Jack Flash », chanson qu'ils ont inter-

1. Keith envisageait de la jouer plus lentement à l'origine, avec des cuivres accompagnant le riff, mais Oldham sut faire valoir ses vues.